

Léonie, jugea prudent de parer à tout en engageant volontairement sa barque dans les récits d'une confession générale.

On devine que cette confession fut arrangée avec une adresse, avec une entente de l'ensemble et du détail, qu'un romancier, habile en son métier, n'aurait point désavouées.

Gontran fit naviguer son récit avec une dextérité incomparable parmi les écueils les plus dangereux ; il ne déguisa point ses torts, de manière à se conserver les mérites de la sincérité et du repentir, mais il sut leur donner une couleur romanesque presque séduisante, et sans plaider les circonstances atténuantes, il eut l'art de les faire ressortir des incidents même de sa narration.

Si bien, qu'après avoir écouté Gontran, Léonie s'avoua à elle-même que la franchise de son cousin rachetait ses fautes, que le repentir effaçait tout, et que d'ailleurs le comte de Strény, fort jeune encore à l'époque où ces erreurs avaient été commises, n'était devenu coupable que par suite de certains entraînements auxquels les gens les plus rigides et les plus timorés n'auraient pas mieux résisté que lui.

Bref, non seulement il reconquit d'emblée le terrain qu'il avait perdu jadis, mais peut-être même devint-il, grâce aux orages de son passé, plus intéressant aux yeux de Mme. de Kéroural que s'il n'avait jamais failli, et, de la meilleure foi du monde, elle se demanda comment son père, le comte d'Antiville, avait pu, pour de si pardonnables peccatilles, repousser l'alliance d'un gentilhomme à ce point accompli.

On voit que les affaires de Gontran prenaient dès ce début une tournure favorable, qu'il avait les meilleures raisons pour croire qu'un succès final et complet ne se ferait pas attendre.

XX.—Gontran et Léonie.

Gontran savait à merveille que Mme. de Kéroural, si vivement qu'elle fut entraînée vers lui, avait trop le respect des convenances pour consentir à devenir sa femme avant un laps de deux années révolues, tout au moins.

Or, pendant ce long intervalle, des obstacles nouveaux pouvaient naître. Qui sait si la réflexion n'éclairerait pas la jeune veuve ? Qui sait si des délations nouvelles ne lui viendraient point révéler des faits qu'elle devait ignorer.

Gontran ne voulut point en courir les chances. Il résolut de rendre le mariage nécessaire en se donnant sur la comtesse des droits imprescriptibles.

L'entreprise était malaisée, car Léonie offrait le type accompli de la prudence.

A force d'adresse, Gontran finit par ouvrir une correspondance suivie avec sa cousine. Ses lettres étaient rédigées de manière à attirer des réponses compromettantes et la jeune femme ne sut pas éviter ce parti.

Seulement afin de se démontrer irrécusablement que sa confiance n'avait pas de bornes, elle prévint le cas de sa mort possible, et elle remit à Gontran un testament, tout entier de sa main, par lequel elle confiait l'administration de sa fortune en le nommant tuteur de sa fille.

Gontran eut l'adresse de se faire beaucoup prier pour accepter le dépôt de ce testament ; mais les instances de Léonie devinrent si pressantes, qu'il parut ne pas vouloir la désoler par un refus, et qu'il céda en frémissant de joie.

Voilà où en étaient les choses au moment où nous avons vu le baron de Strény descendre de la

malle-poste devant la grille du parc, et où nous l'avons présenté à nos lecteurs.

Gontran et Léonie, en quittant l'allée sombre dans laquelle ils s'étaient engagés, débouchèrent sur la pelouse qui s'étendait devant le château.

— Où donc est notre chère Marthe ? demanda le baron qui feignait de ressentir un attachement profond pour la petite fille. Pourquoi ne vient-elle pas m'embrasser ? Est-ce qu'elle ne m'aime plus ?

— Ah ! mon ami, répliqua vivement la comtesse vous n'en croyez pas un mot ! Vous avez toujours été pour elle d'une bonté touchante et ma fille ne peut être ingrate. »

En ce moment, Mme de Kéroural vit Péline et les enfants à une fenêtre du rez-de-chaussée.

Elle fit un signe, et la femme de Jean Rosier, quittant le château, se dirigea de son côté en tenant Marthe par la main.

L'enfant obéissante approchait sans résistance, mais avec une timidité qui ressemblait presque à de la frayeur.

Gontran la prit dans ses bras et l'embrassa à vingt reprises en murmurant à son oreille ces tendres paroles que les pères savent dire aux enfants ; mais, tout en paraissant ne s'occuper que de Marthe, son attention se fixait en réalité sur Péline.

Quand cette dernière se fut éloignée avec la petite fille, il dit à la comtesse :

— Il me semble que cette personne n'était, point à votre service lors de ma dernière visite et que je la vois aujourd'hui pour la première fois ?

— Vous ne vous trompez pas.

— Qui donc est-elle ?

— La femme de mon nouveau garde-chasse, une bonne et digne créature très-intéressante, en qui j'ai la plus grande confiance.

— Quelles sont ses fonctions auprès de vous ?

— Oh ! elle cumule et ses fonctions sont nombreuses. Elle est ma femme de charge, ma femme de chambre, et, en outre, elle s'occupe beaucoup de Marthe qu'elle aime comme sa propre fille. Péline est un trésor dans cette maison, un véritable trésor.

— Quel enthousiasme ! s'écria Gontran en souriant.

— Ce n'est pas de l'enthousiasme, c'est de la reconnaissance, car je sens bien que si Péline venait à me manquer maintenant, il me serait impossible de la remplacer.

— Eh bien ! ma chère Léonie, reprit le baron, puisque ce trésor vous est si précieux, prenez garde qu'on ne vous l'enlève.

— Et pourquoi me l'enlèverait-on ?

— N'avez-vous donc pas remarqué que votre femme de confiance est d'une beauté surprenante, et que son visage pâle et brun rayonne comme celui d'une madone de Vélasquez ou de Murillo ?

— Je l'ai remarqué parfaitement ; mais je suis bien tranquille. Péline est encore plus honnête qu'elle n'est belle, ce qui n'est pas peu dire. Elle a pour son mari et pour son enfant une inébranlable affection ; et, d'ailleurs, ajouta la comtesse avec un sourire, nous vivons dans un pays où la vertu des femmes est rarement en péril, car les séducteurs n'y sont point communs.

— J'ajouterai foi tant qu'il vous plaira aux mérites de votre Péline, reprit Gontran ; mais croyez-moi, chère Léonie, ne la conduisez pas à Paris.

En ce moment, le valet de chambre vint s'informer de l'heure à laquelle il fallait servir le dîner.

Mme. de Kéroural interrogea du regard M. de Strény.

— Oh ! répondit celui-ci, quand vous voudrez, et le plutôt sera le mieux. J'ai une faim de voya-